

LISE

Courtes nouvelles

Marie-France FOURNIÉ

LISE

Courtes nouvelles

© Marie-France FOURNIÉ

ISBN : 979-10-359-8177-8

Dépot légal : juillet 2023 - Achevé d'imprimer en France

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les "analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information", toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Patrick, Julien, Guillaume et Audrey

S O M M A I R E

Parapluie fané
Quai de gare
Ruelle
Terrasse
La gagne
Jour de grève
Au bout de la nuit
En apnée
Du café sur la cantate
Jeux d'enfants
Paillettes
Ras le bol !
Recyclage
Vide
Léo
Comédie
Baby-sitting
Le merle moqueur
Vêtements froissés
Bulldozer
Afrique
Courant d'air
Bord de mer

Crotte alors
Embouteillage
Ligne 9, station Bonne Nouvelle
Fenêtres sur ville
Foulée
L'ange gardienne
Jeudi matin
Équinoxe
Miroir
Septième Art
Quotidien quand tu nous tiens
Soirée télé
Une vie sans bruit

* * *

Parapluie fané

Connaissez-vous l'histoire de ce parapluie orange ouvert, posé sur l'une des terrasses de l'immeuble devant lequel vous passez si souvent ? Comme un réflexe, inconsciemment, à chaque fois, vous levez la tête juste comme ça, sans y penser, pour voir s'il est toujours là. Tache de couleur sur un grand mur gris.

La lourde pluie tombée la veille avait détrempe les chemins et la balade en montagne, prévue depuis longtemps, avait été laborieuse. Tout le long du parcours, nous avons marché en évitant les endroits boueux et les rochers glissants. Au contact des hautes herbes, des buissons, nos vêtements se détrempeaient. Quelqu'un avait même osé secouer par surprise une lourde branche qui s'était joyeusement égouttée au-dessus des retardataires, les faisant fulminer et rire à la fois.

Lucie était parmi eux.

Lucie était l'âme sensible, la bonne conscience du groupe. Fleur bleue, naïve, le cœur sur la main, elle défendait toujours les plus faibles et n'aurait jamais fait de mal à une mouche. Elle s'alarmait d'un chien errant sans collier, d'un papillon prisonnier derrière une fenêtre, d'une coccinelle perdue sur un tuyau en pleine ville. Elle nous attendrissait, nous faisait souvent rire et sa générosité n'avait d'égale que la ténacité qu'elle déployait pour arriver à ses fins. Ces

longues marches en pleine nature lui tenaient à cœur et nous aimions la savoir près de nous.

Elle suivait le groupe, rêvassait le nez en l'air, souvent la dernière. Elle observait tout autour d'elle, s'émerveillait de la hauteur, de la variété des arbres, d'une fleur qui s'épanouissait, d'une fougère qu'elle découvrait, du ciel qu'elle aimait voir animé de nuages. Elle s'arrêtait sans prévenir, aimait faire un tour sur elle-même juste pour sentir toute cette nature, tout cet horizon, tout cet espace qui l'entouraient, elle s'y sentait si petite. Puis elle reprenait sa marche, sereine. Elle savait qu'à un moment ou à un autre, le groupe de tête s'arrêterait pour l'attendre, comme toujours.

Ce jour-là, inattentive aux embuches du chemin, Lucie se retrouva sans comprendre le postérieur dans la boue, ébahie, ne sachant s'il fallait rire de la situation ou pleurer de la douleur vive apparue au bas de son dos.

Avant que les copains ne reviennent vers elle et l'aident à se relever, Lucie resta quelques minutes immobile, rassurée, la douleur peu à peu s'estompait.

Pour se redresser, elle s'aida de ses mains et sentit sous l'une d'elles un contact, doux comme de la mousse. Étonnée, elle découvrit ce qu'il restait d'une minuscule plante à fleurs multiples. Les fleurs orangées, ratatinées, écrasées, faisaient grise mine. Maintenant debout au milieu du groupe, Lucie regardait navrée ce qu'elle avait provoqué.

Les uns riaient encore de sa chute tandis que d'autres reprenaient déjà le chemin, l'encourageant à les suivre. Lucie, qui n'en faisait toujours qu'à sa tête, les laissa s'éloigner et décida de sauver ce petit morceau de nature bien mal en point. Elle vida le reste de sa réserve d'eau. À l'aide de son couteau, elle coupa la bouteille plastique, garda le fond dans lequel elle posa la motte de terre où s'accrochaient les

racines de la plante qu'elle avait dégagée avec précaution. Son fond de bouteille fleuri à la main, elle rattrapa le groupe en prenant soin cette fois de regarder où elle mettait les pieds. Quand les randonneurs se séparèrent en fin de journée, à certains qui la raillèrent un peu, elle répondit d'un baiser et d'un sourire.

De retour à son appartement, Lucie se retrouva seule en tête à tête avec sa plante. Indécise, elle improvisa. Elle la transposa dans un pot de terre cuite, redressa les tiges, essaya de redonner forme à quelques fleurs, coupa celles qui ne pouvaient être sauvées, posa le tout près de la fenêtre de sa salle de bains et décida de faire confiance aux semaines à venir.

Les jours passaient, la plante végétait ne sachant s'il fallait vivre ou mourir. Lucie la surveillait, se désolait, l'arrosait, lui parlait, patientait.

Dehors le printemps pluvieux laissa enfin la place aux beaux jours. Dans les vitrines, des tissus de couleurs vives et acidulées drapaient tous les mannequins. Les accessoires rivalisaient de fantaisie.

Lucie ne travaillait pas ce jour-là, elle flânait, rêvassait en ville comme elle aimait le faire. Tout à coup, réalisant ce qu'elle venait d'entrevoir quelques instants auparavant, elle revint sur ses pas, cette fois attentive au contenu de chaque vitrine. Il était là. C'était exactement ce qu'il lui fallait, c'était une évidence. Le parapluie n'était pas trop grand, pas trop cher. Lucie l'acheta. Sa toile orange irait à ravir avec sa plante en souffrance. Cela faisait quelque temps déjà que Lucie songeait à l'installer dehors sur son étroite terrasse, mais trop exposée, le soleil l'aurait vite brûlée.

Lucie posa le pot sur un tabouret, installa et fixa le parapluie ouvert de sorte que jamais le soleil ne se pose sur les pousses fragiles.

Peu à peu la plante sembla renaître et une multitude de minuscules fleurs orangées s'épanouirent à nouveau.

Regardez-vous toujours ce grand mur gris ? Le parapluie est maintenant fané, délavé et fait triste mine. En équilibre fragile, il tremble, deux de ses baleines brisées se balancent au gré du vent. Il attendra que Lucie, déjà préoccupée par un autre sauvetage, se décide à le ranger, ou à le jeter si elle prend trop son temps.

La plante sauvée, elle, n'est plus là. Il a suffi d'une autre balade pour que Lucie la remette en terre.

* * *

Quai de gare

Un homme et une femme marchent dans la même direction. On sent le rapprochement inévitable sur ce quai interminable qui longe les voies ferrées de la gare encore déserte où règne une humidité glaciale.

Elle écoute son pas. Va-t-il accélérer et la dépasser en lui jetant un coup d'œil, ou va-t-il s'arrêter et la laisser marcher devant ?

Elle regarde autour d'elle, ils sont seuls, le bout du quai est loin et le train a du retard. Elle décide de ralentir pour se laisser doubler et mettre de l'espace entre eux. Perdu dans ses pensées, sans même un regard, l'homme la frôle et s'éloigne.

Il est grand, massif, coiffé d'un feutre sans forme. Dans son vieux pardessus, son pantalon élimé, ses chaussures éculées, il l'inquiète un peu. Une grosse écharpe dissimule le bas de son visage. Il marche d'un pas vif, un peu voûté, les mains au fond de ses poches. Parvenu au bout du quai, il s'arrête, se plante face aux voies, les jambes légèrement écartées et attend. Il paraît tendu, nerveux. Il piétine, comme aux aguets.

Intriguée par son attitude, elle continue d'avancer, ralentit peu à peu et s'arrête à son tour à quelques mètres de lui, prenant soin de ne pas le regarder. De longues minutes passent. Il lui semble qu'ils sont seuls dans cette gare. Sous le ciel bas et gris, sur ce quai humide et sale, elle s'impatiente, inquiète. Elle maudit ce train qui n'arrive pas.

— Vous n'auriez pas une cigarette, cela me réchaufferait un peu !

Elle sursaute, il est tout près d'elle. Sur la défensive elle recule, répond sèchement :

— Désolée, je ne fume pas.

— Il fait un froid polaire, n'est-ce pas mademoiselle ? Et quand on prend le temps de regarder autour, l'endroit est vraiment lugubre !

Pour toute réponse elle esquisse un sourire crispé et se mure dans un silence poli. Elle songe aux paroles de sa mère si souvent répétées : *« Nicole, tu es une jeune fille, toi qui n'es pas toujours prudente, méfie-toi des inconnus surtout quand tu voyages. »*

Il la regarde, semble attendre quelque chose, quelques mots.

Il va parler, hésite, finalement renonce et s'éloigne.

L'air de rien, discrètement elle l'observe. Comme lui, elle entend le train. Il s'annonce de loin, déboule, n'en finit pas de ralentir et dans un long et pénible crissement d'essieux, s'arrête. Nicole a déjà repéré le numéro de sa voiture. Elle vérifie son billet une dernière fois avant de se décider à monter. Oui, c'est bien là qu'est sa place.

— Papa, papa, on est là ! Papa, papa !

Nicole lève la tête. Les voix viennent du wagon qui lui fait face. Deux enfants sont là ravis et attendent, agrippés aux mains courantes de la porte juste devant elle. L'homme s'élançe, les attrape, les pose

à terre, se penche vers eux et tous les trois se perdent de longues minutes dans la joie des retrouvailles. L'homme se redresse enfin, suspend un sac sur chacune de ses épaules, prend les enfants par la main et croise le regard de Nicole restée immobile tout près d'eux. Surpris de la trouver encore là, il lui lance bienveillant :

— Bon voyage mademoiselle !

Elle répond d'un sourire gêné, reste de longues secondes comme perdue parmi les gens qui vont et viennent, s'interpellent, se quittent, se retrouvent. Enfin elle se ressaisit et monte dans le train sans se retourner.

Assise à sa place, Nicole songeuse attend quand, ne résistant pas à sa curiosité, elle retourne vers la porte, se penche et regarde vers le quai. Elle reconnaît l'homme parmi la foule qui se disperse. Il s'éloigne en grande conversation avec ses enfants qu'il tient toujours par la main. L'homme marche d'un pas léger.

D'abord touchée par cette simple image de bonheur, elle se détourne honteuse d'avoir été si méfiante à l'encontre de cet inconnu.

* * *

Ruelle

Le macadam luit de crasse et d'eau mélangées dans l'étroite et longue ruelle, peu fréquentée. Arielle emprunte souvent ce raccourci, perpendiculaire à la rue des Lois et à la rue de la Gare. Les pavés irréguliers, le bord des trottoirs bancals, comme autant d'obstacles le long des caniveaux rarement nettoyés, lui sont devenus familiers. Même en été, le soleil n'atteint jamais les fenêtres des premiers étages. Une humidité insidieuse suinte des façades hautes et grises. C'est une ruelle oubliée dans la grande ville qui à deux pas de là, ne cesse de vrombir, de gémir, de s'agiter.

Arielle, au fil du temps, s'est habituée à l'atmosphère étrange de ce passage abandonné, presque toujours désert, qui lui permet de mettre moins de vingt minutes pour rentrer chez elle à pied.

Elle a quitté son bureau tard et marche vite, pressée. Une bruine tombe en silence et voile la lumière blafarde des vieux réverbères. Elle écoute le bruit de ses talons qui résonnent, tout en s'imaginant tranquillement chez elle.

Presque arrivée à l'intersection, elle sent une ombre, une présence. Le temps de réaliser qu'elle est suivie, deux bras d'une force inouïe l'empoignent. Elle veut hurler, appeler au secours, mais déjà une main la bâillonne, étouffe son cri de terreur. L'homme la soulève et

sans relâcher son étreinte, l'entraîne dans l'ombre. Arielle se débat, ses jambes s'agitent dans le vide, mais elle ne peut rien contre la détermination et la force de son agresseur. D'un geste brutal, il la plaque contre un mur froid et se colle contre elle, toujours en la bâillonnant.

Dans leur lutte leurs visages se frôlent, leurs corps se heurtent. Malgré l'ombre qui les enveloppe et la panique qui l'habite, Arielle sent le souffle de l'homme et réalise qu'il est à visage découvert. Elle devine son teint blafard, ses traits tirés, entrevoit ses yeux hagards et perdus ; il est à peine plus âgé qu'elle. Elle décide qu'elle doit croiser son regard, l'accrocher. D'un coup, elle cesse de se débattre, déstabilisant l'homme qui surpris, se heurte au regard d'Arielle, un regard rempli de terreur, mais dépourvu de haine. Elle le fixe sans faiblir.

L'homme vacille, immobile. La main qui la bâillonne est moins ferme. Elle le fixe toujours, ne flanche pas, lui fait comprendre que s'il la libère maintenant, elle ne criera pas. D'interminables secondes passent, quand enfin elle sent retomber le bras qui la maintient au mur et la main glisser de sa bouche. Et l'homme comme éperdu, dans un dernier élan, se blottit contre elle un instant avant de disparaître.

Arielle pétrifiée, chancelle. Elle ne peut s'éloigner du mur qui maintenant l'empêche de tomber. Elle reprend son souffle, n'en revient pas d'avoir réussi à le faire fuir. Autour d'elle tout est pareil, elle devine son sac à quelques pas de là, sur le trottoir. Elle avance tout en s'appuyant au mur et le ramasse. Debout, seule dans la ruelle, elle tremble, rajuste son manteau et sans se démonter, en larmes, se dirige d'un pas de plus en plus assuré vers les rumeurs de la ville, juste là, au bout de la ruelle.

* * *